

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Auto santé et ablation des amours malignes
Pour en finir avec le patriarcat d'Armande Saint-Jean

Chantal Théry

Number 35, Fall 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39756ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Théry, C. (1984). Review of [Auto santé et ablation des amours malignes : *Pour en finir avec le patriarcat d'Armande Saint-Jean*]. *Lettres québécoises*, (35), 75–76.

Auto santé et ablation des amours mâlines

Pour en finir avec le patriarcat
d'Armande Saint-Jean

*Le premier qui ayant pris femme, s'avisa de dire ceci
est à moi, et trouva des gens assez simples pour le
croire...*

Après J.J.R.

Ma lecture du livre d'Armande Saint-Jean s'est entrecroisée de nombreux textes consacrés à Michel Foucault et je n'ai pu m'empêcher de traduire au féminin son «rêve de l'intellectuel-le destructeur-riche des évidences et des universalités». «Ce présent qui est nous-même», au cœur du philosophique et du politique, «la volonté de savoir», «l'usage des plaisirs» et «le souci de soi» rejoignent singulièrement ces consciences au féminin qui questionnent de plus en plus impérieusement la «normalité» et la logique d'un système millénaire, universel et totalitaire qui a nom «Patriarcat». Le processus du questionnement de cette «normalité» qui conditionne les femmes «à renoncer à toute maîtrise, à tout contrôle, à tout pouvoir de décision sur leur existence propre, sur la vie en général et dans les sociétés où elles se trouvent» est désormais irréversible mais le titre du livre d'Armande Saint-Jean témoigne de sa détermination impatiente à trancher définitivement le noeud gordien de l'oppression, qui — malgré les changements de condition d'existence des femmes — résiste.

Par ce livre, grâce à une bourse du Conseil des arts du Canada et à la solidarité de bien des femmes, l'auteure a voulu faire une «synthèse des notions féministes» et offrir aux femmes un outil de réflexion-catalyse susceptible de déclencher de véritables motifs révolutionnaires: on ne peut subvertir «un système de pouvoir d'où découlent toutes les relations interpersonnelles, les rôles, les fonctions, les aspirations, les comportements physiques et psychologiques, les règles d'organisation des collectifs», «qu'on ne peut pas se battre pour changer une réalité si on ignore les causes qui l'ont amenée». La décevante réalité des conditions d'existence des femmes, faits, luttes et lois, chiffres et statistiques en main, qui fait l'objet de la première partie, est un «digest» d'informations connues. La seconde partie du livre, théorique, interroge le fondement, l'origine de l'inégalité entre les hommes et les femmes et s'inscrit sans équivoque dans le creuset des féministes radicales qui voient «la racine», l'origine de l'oppression des femmes, dans le système patriarcal et suivent le processus essentiel qui permet en passant par la vie privée d'accéder au cœur du politique. L'auteure se démarque — des féministes sociales, soucieuses de justice sociale mais par trop attachées à l'épanouissement des femmes à l'intérieur de la famille et des rôles



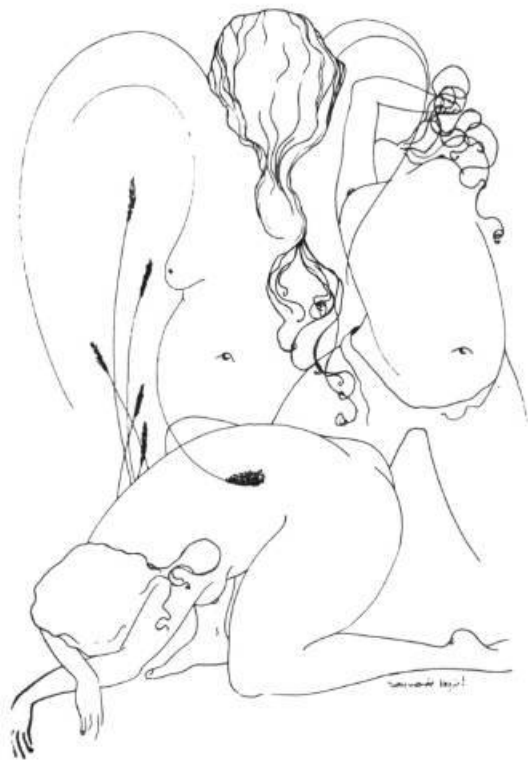
traditionnels, — des féministes réformistes «qui font un travail absolument essentiel (...) défendent les droits des citoyennes à part entière», mais sont inféodées aux structures du pouvoir, — des féministes marxistes que le dogmatisme des partis et l'objectif premier de la lutte des classes coupent de toute problématique féministe.

A.S.-J. remonte donc aux «sources du mal» qui a institué ce pernicieux manichéisme sexuel entre «dominants» et «dominées» en puisant ses informations auprès d'Evelyn Reed (*Féminisme et anthropologie*) et d'Ernest Borneman (*Le patriarcat*): «Les principaux facteurs de société qui apparaissent concurremment à ce glissement des clans matriarques vers le patriarcat sont la sédentarisation, la production d'excédents alimentaires, le commerce et la propriété privée. (...) là réside l'origine de la famille nucléaire qui constitue encore aujourd'hui l'unité fondamentale de notre organisation sociale.» L'ouvrage de Merlin Stone, *Quand Dieu était femme* (*The Paradise Papers* en anglais), lui

sert de référence sur l'existence de la Déesse-mère, vénérée pendant plusieurs millénaires... jusqu'à l'an zéro de notre ère chrétienne. Il y a de fortes présomptions pour que le premier pavé du premier monument littéraire, la Bible, soit aussi la pierre tombale du système matrilineaire et que l'archéologie du savoir féminin nous conduise bien avant le temps des commencements historiques: cette «histoire qu'on nous a fait prendre pour la genèse du monde n'a aucun sens», écrit A.S.-J. qui reprend en écho les convictions de bien des féministes et rejoint ce grand prélat anglais qui, début juillet, risquait de perdre son poste pour avoir mis en doute les histoires — un peu tirées par les cheveux — des textes sacrés, dans le but de ramener à la chrétienté les désabusé-e-s.

La propriété privée a institué des rivalités, des préséances d'héritage qui ont rendu essentiels la famille nucléaire, le contrôle de la fécondité des femmes et l'institution du mariage. L'histoire des guerres de religion matriarcale et patriarcale reste à écrire. Pour A.S.-J., «le mariage et la famille, telles que défini-e-s par le système patriarcal constituent les institutions principales où s'actualise et se perpétue la violence faite aux femmes»; elle n'hésite pas à parler de «racket de la protection» et nourrit l'espoir «qu'un jour prochain les femmes n'auront plus à échanger la clé de la vie contre un abri où mettre au monde des petits». *Pour en finir avec le patriarcat* reprend donc le thème familier de la mort de la famille traditionnelle qui aliène la femme, la rend économiquement et culturellement dépendante, annihile sa conscience sociale et paralyse son imagination: l'amère réalité de la vieillesse solitaire et pauvre des deux tiers des Canadiennes n'échappe que trop le vernis du mariage, réduit en cendres ses avantages... Mais la «divorcialité» accrue n'arrête pas l'effeuillage de la marguerite et la foi en cet inestimable besoin-gratification qu'est... l'Amour. S'il fait merveille, pourquoi, par un subtil détournement, l'amour engendrerait-il des mères-veillent qui ressemblent fort aux *colonisés* de Memmi? qui portent sur leurs épaules «le fondement émotif de la société humaine»? Le livre d'A.S.-J. aurait pu s'intituler: *Auto santé et ablation des amours mâlines*.

Faut-il en effet que ces amours soient malignes pour qu'au fil des temps la femme ait perdu l'amour



Raymonde Paquet

de soi-même qui, selon l'expression de J.J. Rousseau, fait «veiller à sa propre conservation», au point de n'en plus garder que son prolongement: la pitié? A.S.-J. reprend la thèse de Memmi en voyant dans le réflexe victimaire des femmes une «intériorisation du bien-fondé de la domination». Les réflexes d'autodéfense, anticorps à la violence, ont été à ce point inhibés chez la femme que sa sécurité lui importe moins que celle de ses enfants. L'auteure évoque à juste raison cette «ligne de justice», ou «bulle d'espace vital», que les professeuses de Wen-Do font redécouvrir et respecter par les femmes en les aidant à puiser dans leur ventre de femme — et non plus de mère — la puissance intérieure qui leur donnera l'estime de soi et les vertus salutaires de la colère. La douceur et l'amour ne seront plus incompatibles avec un casse-nez bien appliqué dans la face d'un agresseur. Les femmes seront, et j'emprunte l'expression à J.J. Rousseau, des êtres de paradoxes plutôt que de préjugés.

Faut-il encore que ces amours soient malignes pour qu'en vertu de la procréation nous soyons toutes et tous depuis l'enfance systématiquement conditionné-e-s à l'hétérosexualité, à la conjugalité et à ce que l'auteure appelle «l'hyper(hypo)trophie sélective sexuée» (conditionnement à développer exagérément certains traits au détriment d'autres en fonction du sexe et des rôles sociaux) qui empêche tout enfant de «s'épanouir selon son caractère et ses aspirations, indépendamment de son sexe»? Désexiser l'éducation, la culture, permettra enfin de rompre avec cette «trahison stratégique» qui conduit les femmes à prendre à cœur les intérêts des hommes et à négliger les connivences mère-fille. Si chacun et chacune naît d'une femme qui préside à la vie², pourquoi la fille devrait-elle autant se couper de la femme en sa mère? pourquoi les femmes, désormais «orphelines» d'une relation

constitutive entre femmes, sont-elles «devenues tabous pour les femmes», si ce n'est pour imposer l'hétérosexualité et la «sexploitation» («glorification du coït», maternité, pornographie)? Dans une société sans sexisme, chaque femme pourrait s'engager sur la voie de sa propre destinée et vivre sans contrainte son option sexuelle. La condamnation véhémement de l'homosexualité féminine tendrait à renforcer l'idée que les thèmes et duos poético-romantiques d'amour/toujours, elle/lui faible-protégée/fort-protecteur, père-prospère/maman-enfants servent, en fait, de vieux rouages économiques³. A.S.-J. s'inquiète qu'on investisse dans l'utérus des femmes, craint la suprématie totale qu'exercent les hommes sur les sciences de la reproduction, un éventuel gynocide ou une diminution importante de la proportion des femmes dans la société⁴. La solidarité, l'amour de soi des femmes devraient servir les intérêts de la féminité. A.S.-J. se méfie d'un féminisme réformiste et d'un féminisme d'État qui s'épuise à composer avec le pouvoir en place ou n'en sont que les instruments (je pense ici au tollé déclenché par la ministre Leblanc-Bantey) et leur préfère les groupes autonomes de femmes qui construisent à l'écart du pouvoir, sans concession, d'urgentes bulles de justice.

A.S.-J. voudrait qu'un vaste «réseau autonome d'information» fasse circuler les réflexions, les acquis et les projets des femmes, serve de trame à leur solidarité, de souffle à leur bulle de justice⁵. Ce même vœu file en écho de Québécoises deboutte aux colloques qu'organisent les femmes (Concordia à Montréal, Le Mirail à Toulouse). Mais il s'agit aussi, surtout, de rejoindre celles qui sont aux antipodes d'une conscience féministe et qui, malgré leurs réticences au changement et les charges d'un antiféminisme primaire, se sentent de plus en plus concernées par les revendications que les féministes portent sur la scène publique. L'auteure a

raison de voir dans le mouvement actuel «une démarche individuelle et collective de toutes les femmes d'un pays, d'un continent, du monde entier», des forces souterraines, plurielles; mais si elle sait que «chacune avance à son propre rythme», son argumentation trahit son impatience et son exaspération! Aussi, oppose-t-elle à la connaissance de l'oppression du patriarcat — qui devrait déclencher une véritable révolution —, le lent cheminement de la prise de conscience et de trop maigres acquis: «En scrutant à la loupe les attitudes des uns et des autres (...) on arrive à déceler des indices de changement qui permettent d'affirmer que les choses évoluent, même lentement». L'option d'A.S.-J. consiste à renverser le patriarcat en le désertant et le choix de l'existence lesbienne est en ce sens idéal, radical. Bien qu'elle se soit efforcée de dissocier féminisme radical et lesbianisme, une argumentation naïvement didactique et qui appelle à la rescousse cette notion de nature qui ne sert qu'à trop de dictatures les associe: «Il faut arriver à comprendre que le geste d'amour le plus naturel(sic) porte les femmes vers d'autres femmes et que l'homosexualité des femmes, le lesbianisme, a été si sévèrement interdite et pénalisée qu'il faut aujourd'hui un courage incommensurable aux femmes pour renouer avec ses élans spontanés». Le choix des «femmes ordinaires» sera sans doute moins radical, leur libération, plus progressive, et je crains fort que les grilles d'analyse et recettes détonnantes pour en finir avec le patriarcat ne les laissent sur leur faim et ne leur épargnent pas quelques brûlures d'estomac... Que l'on doive dans une synthèse «trop souvent tourner les coins ronds» aurait dû nous épargner des redondances et des redites nombreuses, des lourdeurs didactiques, des arguments excessifs et donner lieu à une ample bibliographie. La vieille panoplie de l'expiation et de la vengeance, le sentiment de guerre à finir et l'abus du leitmotiv dominants/dominées affaiblissent la démonstration et l'invention sereine de nouveaux paradigmes. □

1. Montréal, Primeur, 1983, 331 p.
2. L'auteur s'inspire beaucoup du livre d'Adrienne Rich, *Naître d'une femme*.
3. Cette condamnation se prêche particulièrement en temps de crise et se trouvait inscrite dans les dernières élections européennes sur le tableau de monsieur Le Pen, à côté de la peine de mort, du racisme nationaliste, etc.
4. Par sa surveillance autoritaire (visites médicales surprise dans les usines) le gouvernement roumain oblige les femmes à mener toutes leurs grossesses à terme; la limitation des naissances incite les chinoises à éliminer leurs bébés filles jusqu'à l'obtention d'un garçon, plus coté socialement. Nos beaux centres de Santé-Femmes et l'avortement libre et gratuit survivront-ils à l'élection d'un nouveau gouvernement? Et comment expliquer que nos savants hommes investissent plus dans les sciences de la reproduction que dans le réseau universel de garderies?
5. En réponse peut-être à Simone de Beauvoir qui confiait à *La Vie en Rose* que les femmes n'avaient plus de magazine féministe en France, les récupérateurs annonçaient à Paris, en juin, que les femmes avaient enfin leur magazine hebdomadaire: F à la sauce Fruits, Fleurs, Fibres et Fine taille ou l'art d'enfoncer les aiguilles dans sa bulle de justice!